

soit sa couleur, est sensible aux bons traitements. Notre personnel d'Aousdja est excellent, et conduit parfaitement nos machines, même les plus compliquées : faucheuses, moissonneuses, moteurs à pétrole, etc. Nous n'avons jamais eu de plaintes bien sérieuses à formuler.

La sécurité est entière en Tunisie. La police est fort bien faite par des agents français et par des agents indigènes (Spahis); des tribunaux, organisés comme en France et peuplés de magistrats français, tranchent les débats entre européens. Pour les affaires entre indigènes, un tribunal spécial, l'Ouzara, est seul compétent. Tous les services administratifs sont modelés sur les institutions similaires françaises, et le colon belge ou français qui débarque en Tunisie ne se sent donc nullement en pays étranger.

Le fonctionnement de l'ensemble est certainement des plus satisfaisant, et c'est un sujet d'admiration pour quiconque a visité, autrement qu'en touriste, des pays exotiques, de constater la perfection de l'outillage économique de la Tunisie.

Il faut n'avoir jamais quitté nos villes d'Europe et ignorer les conditions arriérées de tant de pays d'outre-mer, cependant jugés très civilisés, pour ne pas apprécier à sa juste valeur l'effort qu'a coûté

la transformation d'une région sans commerce, sans ports, sans routes, sans villes dignes de ce nom, sans ouvriers, sans organisation autre que celle du pillage et de la fourberie, en une colonie d'avenir, douée de quatre ports, d'un énorme réseau de voies ferrées et de routes carrossables, pourvue d'une organisation administrative et judiciaire complète, et pratiquant, dans une sécurité plus réelle que celle de nos grandes villes, un commerce et une industrie qui se développent avec rapidité. La France a réalisé là une œuvre de colonisation qui a peu d'égales au monde.

À notre point de vue personnel, nous avons à ajouter que l'administration franco-tunisienne fait le meilleur accueil aux étrangers, et que sa justice et son appui nous ont toujours été octroyés avec autant de largeur de vue et de générosité que si notre Compagnie avait vu le jour en France. Il convient d'insister sur ce point, tant par reconnaissance que pour l'édition des Belges qui seraient tentés d'aller, comme nous, exploiter les richesses encore latentes du Protectorat tunisien.

Edmond LEPLAË

membre correspondant
de la Société Nationale d'Agriculture de France
professeur à l'Université de Louvain.

CROISIÈRE AU GOLFE PERSIQUE à bord du yacht belge « Sélika »

I L y a bientôt huit ans, je me trouvais, un soir, à l'avant d'un petit navire, et, penché sur l'étrave, je ne me lassais pas de la voir fendre une mer de feu; trois ou quatre marsouins se jouaient, au-devant d'elle, comme d'énormes poissons flamboyants; à droite et à gauche, les fluorescences bleues, vertes ou pourprées des animaux pélagiques s'allumaient, pour bientôt s'éteindre comme autant de feux-follets mystérieux; et d'innombrables troupes de petits poissons de surface s'envolaient à notre approche, comme des stries fulgurantes de bouquets d'artifice, ou comme des gerbes d'étincelles sans cesse renouvelées. C'est, je crois, le spectacle le plus extraordinaire que j'aie jamais vu. Au-dessus de nos têtes, le ciel avait la noirceur profonde de ces nuits tropi-

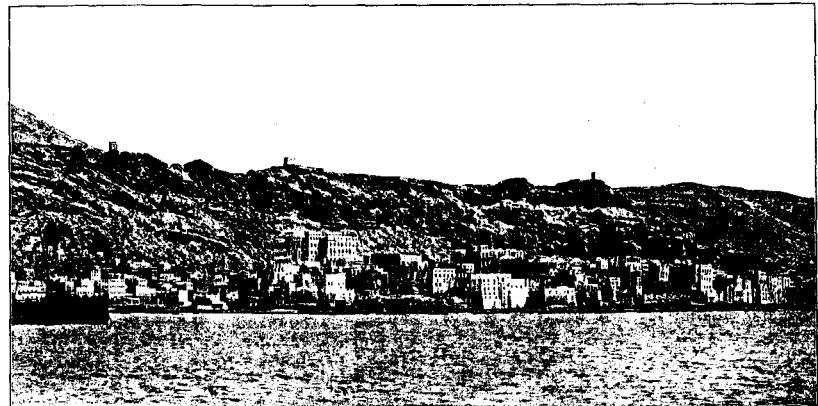
cales qui succèdent à des jours desséchés; derrière notre sillage, la Croix du Sud penchait vers l'horizon, tandis qu'au-devant de nous, comme en un salut de bon augure, lentement remontaient vers le zénith les Ourses familières de notre septentrion. Nous partions de Kumzar et nous passions le Détrroit d'Ormuz, ce goulet qui, de l'Océan Indien, donne accès dans le Golfe Persique, dans cette Mer des Filles qui vit les aventures fortunées de Sindbad le Marin, et d'où nous viennent encore aujourd'hui les perles du plus magnifique orient.

Les souvenirs de ce voyage enchantent encore ma mémoire; et en rédigeant ces quelques pages pour les lecteurs de *L'Expansion Belge*, je tiens à exprimer tout d'abord, ici, les sentiments de profonde gratitude que je conserve à l'égard de M. Robert Osterrieth et de sa famille, pour

l'hospitalité si cordiale qu'ils m'ont accordée dans leur hôtel de la place de Meir, et pour l'accueil si libéral qu'ils m'ont fait à bord de leur yacht *Sélika*, pour une croisière véritablement incomparable. Voyage d'enquête commerciale au Golfe Persique, ce fut, dès les côtes d'Espagne et dans toute la Méditerranée, une délicieuse tournée de yachting, fertile en incidents pittoresques, en amusements imprévus; puis, au Golfe Persique, pour les deux naturalistes de l'expédition, l'émerveillement continu devant l'exubérance des faunes tropicales, le seul regret d'être impuissant à tout saisir, devant la trop riche moisson des découvertes.

Partie d'Anvers, la *Sélika* fut sept mois avant

de l'immense plateau désertique ancien qui, depuis l'Océan Atlantique, s'étend à travers toute l'Afrique septentrionale, le rocher d'Aden, au contraire, est un de ces mèles volcaniques récents qui jalonnent de pics noirs la côte méridionale du plateau, témoins contemporains de l'effondrement de ses bords sous les flots de l'Océan Indien. Masse énorme de laves et de basaltes, c'est une sorte d'épi au pied duquel les lames du large viennent se briser et abandonner leurs sables. Il s'est ainsi constitué, peu à peu, une langue étroite de terres basses, reliant le rocher à la côte voisine, et achevant de circonscrire avec lui un petit golfe fermé, presque un lac; magnifique rade naturelle, à l'abri des



Makalla. — Vue de la rade

de ramener aux rives de l'Escaut ses passagers, unanimes à souhaiter de revoir un jour le Golfe Persique. La *Sélika* devait y revenir la première, acquise par S. M. le Schah, pour le service des douanes.

Je bornerai ce récit sommaire au périple de l'Arabie, et, coupant court à la traversée de la Mer Rouge, et au passage de Bab-el-Mandeb, la Porte des Larmes, je débuterai par l'escale d'Aden.

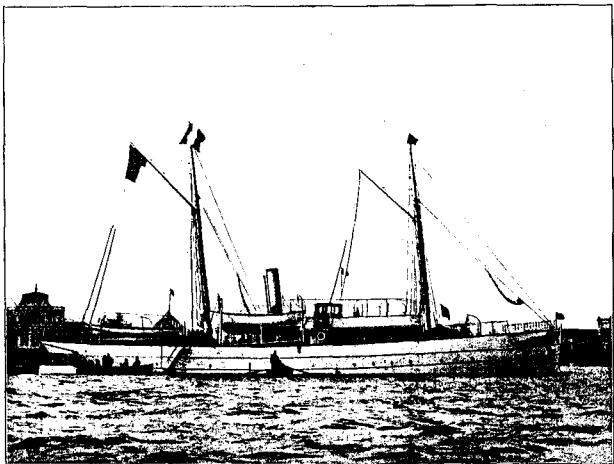
La petite presqu'île d'Aden est quelque chose de surajouté au continent, et les esprits enclins à trouver à toutes choses une justification naturelle pourraient presque dire que sa nature géologique même la prédestinait à ne point appartenir aux possesseurs du reste de l'Arabie. En effet, tandis que cette vaste contrée est le prolongement, au delà du fossé de la Mer Rouge,

coups de la mousson; comme il convient, elle appartient à l'Angleterre.

Au pied même du rocher, en bordure de la rade, se développe en croissant une ville toute artificielle, qui présente le caractère cosmopolite de toutes les grandes escales; c'est Steamer-Point. Accumulation insipide de bureaux d'agences, boutiques de fournisseurs de navires, bazars de bibelots. Le principal hôtel s'appelle Hôtel de l'Univers; on y parle français, on y vend des cartes postales illustrées. Et devant la porte, de petits négrillons offrent, pour un maigre pourboire, de chanter dans toutes les langues des refrains que les matelots leur ont appris; tout en chantant, ils battent la mesure d'un mouvement rapide des bras repliés contre le corps, qui rappelle les battements d'ailes spasmodiques d'un jeune moineau qui reçoit la becquée;

et il faut beaucoup de bonne volonté pour retrouver dans leur jargon un écho lointain de la *Marseillaise* ou des chansonniers de Montmartre. A peine un peu de couleur locale est-elle donnée à Aden par les marchands juifs, à papillotes bouclées tombant sur les joues, qui poursuivent les touristes de leurs offres obséquieuses, et vont même jusqu'à faire l'assaut des navires sur rade, pour vendre des plumes d'autruche, des dents de poissons-scie et des cornes d'antilopes.

Dès le débarcadère, on est assailli, cerné, par un essaim bruyant de voitures légères, dont les cochers intractables vous écraseraient plutôt que de laisser échapper un client. Il faut se résigner,



Le yacht de M. Robert Osterrieth, *Sélika*, à son départ d'Anvers

et se laisser porter, en quelques minutes d'un trot rapide, jusqu'à la ville indigène d'Aden, par une route stratégique, suivant d'abord le pied du rocher, puis le traversant dans une trouée défendue par des meurtrières.

Outre des Arabes, dont certains tissent des ceintures de soie, la ville d'Aden est, en grande partie, habitée par des Somalis, venus de la côte africaine voisine, avec leur lance et leur rondache en peau de buffle, qui semble du vieil ivoire. Les plus cossus flânen dans les rues, grands diables longs et maigres, encore allongés par l'étroit fourreau de leurs gandourahs blanches, portant au cou de grosses boules d'ambre, ou jouant de leurs doigts avec le

chapelet d'ambre à quatre-vingt-dix-neuf grains, correspondant aux diverses invocations d'Allah. Les plus misérables sont rameurs ou manœuvres du port, chargeant et déchargeant les sacs de riz, les ballots de dattes et de café.

Aden est un des points du globe où il fait le plus chaud et le plus sec; il n'y pleut presque jamais, aussi, le problème de l'eau y est-il des plus impérieux. Les Européens boivent de l'eau obtenue par distillation d'eau de mer; on en fait même de la glace artificielle, ce qui permet de se rafraîchir avec de délicieuses limonades dans les cafés de Steamer-Point. Mais cette eau de condensation est une boisson de luxe à laquelle ne peuvent prétendre les misérables indigènes. Ils boivent de l'eau venant de l'intérieur du pays et que des chameaux apportent de Cheich-Othman dans des outres de cuir; ou bien de l'eau de pluie, conservée dans des citernes colossales, qui sont une des curiosités les plus remarquables de ce pays.

En raison même de la sécheresse extrême, il n'y a pas de plantes à Aden, pas de terre végétale, presque pas de poussière sur le basalte. Partout la roche est nue, rouge, aiguë et rude comme une

scorie de haut-fourneau. Si, par hasard, il vient à tomber une pluie d'orage, presque rien n'est absorbé, tout ruisselle sur cette scorie. Or, le rocher d'Aden n'est pas un pain-de-sucré unique; il est, au contraire, fendu en deux par une étroite vallée aux bords abrupts, immense crevasse qui s'ouvre juste en face de la ville indigène. En cas d'ondée, un torrent se rassemble en quelques instants; il suffisait de le capter. Or, le fond de la crevasse réalisait tout naturellement une série de cuvettes en escalier, où l'eau se rassemblait, et que les indigènes utilisaient déjà autrefois, en les recouvrant de branchages pour diminuer l'évaporation. Les Anglais ont perfectionné cette disposition naturelle en cimentant le fond de

la vallée en une succession de vastes bassins à ciel ouvert, dont les trop-pleins se déversent les uns dans les autres, et que séparent des marches



Indigènes de la côte méridionale d'Arabie

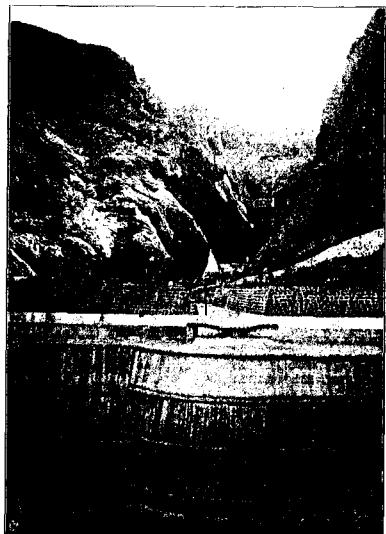
plantées de jardins. Il suffit ainsi d'un orage pour accumuler une provision d'eau pour plusieurs mois. De riches marchands se syndiquent pour acheter à frais communs toute l'eau d'un bassin, que des colporteurs revendent ensuite au détail dans les rues.

Pendant que nous passions à Aden, s'y trouvait également un petit prince hindou, suzerain de Makalla, se rendant en pèlerinage à La Mecque. Il séjournait à Aden, dans un pied-à-terre qu'il y possède, attendant d'y être rejoint par son fils et ses femmes, et de trouver une occasion favorable pour aller jusqu'à Djeddah, le port de la ville sainte sur la Mer Rouge. Les pèlerins de La Mecque voyagent d'ordinaire dans les conditions les plus lamentables au point de vue du confortable et de l'hygiène. Entassés dans des cargo-boats, ils y sont moins à l'aise que les bestiaux sur un transport. Et l'on conçoit combien le Sultan eût été blessé dans son amour-propre, de devoir voyager dans cette pénible promiscuité avec le commun des pèlerins. Il aurait désiré affréter un navire pour lui seul et les siens, et arriver ainsi à Djeddah avec quelque apparat digne de son rang. Le passage de la *Sélika* était peut-être une occasion à saisir et il engagea à ce sujet des pourparlers avec nous; il offrait d'héberger chez lui, à Makalla, tout l'état-major de notre expédition, tandis que notre navire le conduirait à Djeddah avec toute sa *smala*. Mais la hâte d'arriver au but de notre voyage ne nous permit pas de conclure avec lui

le marché qui nous eût procuré cette alléchante hospitalité. Nous nous séparâmes d'ailleurs en fort bons termes, munis par le Sultan de lettres de recommandation, et d'une volumineuse correspondance à l'adresse de son fils.

Nous voilà donc partis, courrier officiel, à destination de Makalla. Deux jours de mer, et nous jetons l'ancre en rade au lever de l'aurore. Sur la mer d'huile, moirée comme un bain de métal, une brume légère flottait, d'où la ville émergeait toute rose et bientôt elle resplendit éclatante dans le soleil éblouissant. Tous ces ports arabes rappellent, avec plus d'espérance encore, Viétri, Majori, Amalfi, toutes ces villes blanches échelonnées au long du Golfe de Salerne.

De loin, dans la lumière crue, elles ont l'air en marbre blanc ou en sucre; et toujours

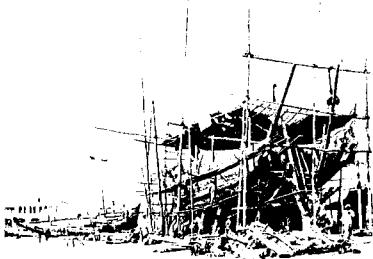


Aden. — Les citernes

on se laisse prendre à cette féerie, pour toujours avoir, quand on débarque, la même déception: taudis obscurs de pisé blanchi à la chaux,

quelles tortueuses où grouille une population misérable, enfants nus au ventre ballonné, insouciants des mouches qui boivent à leurs paupières, vautrés au milieu des fumiers, dans l'odeur infecte des carcasses de poissons, qui pourrissent abandonnées sous le grand soleil purificateur.

Nous descendons à terre, et pénétrons au palais du Sultan, qui domine la ville comme une immense caserne blanche. On nous introduit dans un vaste salon d'audience, au mobilier



Chantier de construction de navires

banal, aux murs décorés d'affiches : réclames des compagnies de navigation, qui remplacent ici les pages vigoureusement brossées de Chéret ou les suggestives silhouettes de Capiello. Sans se montrer, le Sultan nous fait présenter un énorme verre d'orgeat, verre unique pour nous tous, qui doit passer à la ronde, suivant la coutume arabe; et il nous fait prier de prolonger notre séjour jusqu'au soir, pour une fête qu'il donnera en notre honneur.

A la tombée de la nuit, nous débarquons de nouveau, et sur la place publique, devant le palais, nous faisons donner un concert par notre fanfare. Car nous avions une fanfare. Avant le départ, chacun de nos matelots avait appris à jouer d'un instrument; et notre équipage constituait ainsi un rudiment d'orchestre, capable de jouer quelques airs de danse et quelques hymnes nationaux. Mais au fur et à mesure que nous avions vers des longitudes plus orientales, ces souvenirs de la civilisation européenne s'étaient plus ou moins oubliés dans la mémoire de nos musiciens; heureusement que le public de Makalla n'était pas difficile; et de longues exclamations gutturales témoignaient de sa vive satisfaction. Nos matelots avaient en outre composé, de leur cru, un air de foie, sorte de bamboula nègre, qu'ils coupaient de la reprise

en chœur d'une chanson flamande aux paroles obscènes. Ce morceau fut particulièrement goûté; et quand j'eus fait dire par l'interprète que les paroles voulaient dire : « Gloire au grand Sultan; sur lui la bénédiction du Prophète », la joie devint du délire.

Mais le Sultan ne se montrait toujours pas. Du fond de la ville, nous entendions venir les sons d'une aigre musique; et nous avons enfin compris qu'en un autre palais, le Sultan se donnait une fête à lui-même et se réjouissait avec ses femmes. A une heure tardive, nous nous résignons, assez vexés, à regagner notre bord; et jusque fort avant dans la nuit, la brise nous apporta, comme une moquerie nasillarde, l'écho de la fête du Sultan.

Au reste, ce personnage n'y entendait pas malice. Et le lendemain matin, il vint nous voir à bord, accompagné de son Vizir et de son chef de la police. C'était un homme vieilli avant l'âge, à la mine abrutie, habillé d'une redingote noisette, d'un pantalon étriqué et de souliers vernis. Du turban dépassaient de longs cheveux plats, manifestement teints, d'une couleur de crin végétal ou de varech. Le Vizir, au contraire, était drapé dans une robe de soie magnifique, jaune vif à grandes fleurs bleues, et portait le sabre de commandement, au fourreau rehaussé de filigranes d'or. Le Ministre de la Guerre, — titre bien pompeux pour un simple chef de police — était un grand diable, en uniforme de l'armée des Indes, quelque chose comme un sergent-major de Cipaye; indice suggestif : ainsi, dans cette ville, nominalement libre, c'est un soldat britannique qui est chargé de maintenir l'ordre: l'Angleterre est assurée de pouvoir profiter du moindre trouble pour établir sa mainmise, là comme ailleurs, sur toute la route de l'Inde.

A ces nobles visiteurs, nous offrons une collation au champagne; et pour calmer les légitimes scrupules de ces fermes croyants, nous leurs faisons expliquer par l'interprète que ce pétillant vin de France est de la limonade au gingembre. Précautions bien superflues; car au moment de prendre congé, le Ministre de la Guerre prend à part notre lieutenant et lui demande à l'oreille si nous ne pourrions pas lui offrir quelques bouteilles de whisky!

Peu après, nous levions l'ancre, non sans avoir reçu les cadeaux d'adieu du Sultan : deux moutons et deux chèvres, six bananes rouges et quatre grenades, et comme gratification pour notre équipage, un rouleau de thalers à l'effigie de Marie-Thérèse, monnaie que l'on frappe

encore pour une grande partie de l'Afrique orientale et les pays voisins. Par suite d'un défaut de surveillance, les chèvres mangèrent les grenades et les moutons les bananes; nous ne pûmes nous rattraper qu'en mangeant les moutons; quelques heures de séjour sur le pont de la *Sélika* n'en avaient point fait des présalés, mais cette viande fraîche nous fit cependant plaisir, en rompant la monotonie des conserves. Nous n'êmes pas toutefois le courage de manger les chèvres; et peu de jours après, nous les avons données, en échange d'un peu de poisson frais, aux habitants misérables de



Habitants de l'île Hallanyia

la petite île Hallanyia, qui se trouvait précisément sur notre route.

Dans toute cette région méridionale, les côtes d'Arabie se présentent comme une succession d'arcs concaves, indices manifestes d'un effondrement; aussi, le plus court chemin des navires, suivant les cordes de ces arcs, ne passe-t-il au voisinage de terre que pendant les courts instants où l'on double un cap. Mais il ne faudrait pas croire que cette navigation sans paysage terrestre soit monotone. Elle est pleine, au contraire, de distractions imprévues, surtout pour un naturaliste, à bord d'un petit navire, au ras de l'eau pour ainsi dire, où l'on voit tout ce qui se passe. Au loin, ce sont les bonds prodigieux des Céphaloptères, ces grandes raies pélagiques, qui sautent à plusieurs mètres, en relevant vers le dos leurs ailes blanches, puis retombent dans un éclaboussement d'écume. Plus près, les tortues qui flottent endormies, ou les bancs innombrables de thons qui défilent

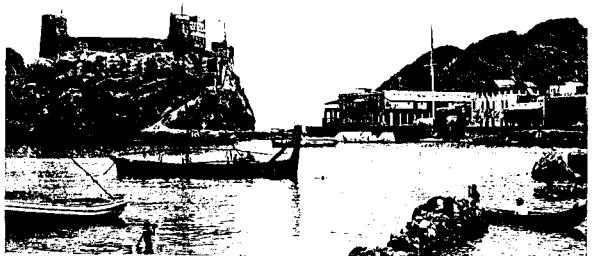
à rangs serrés comme des escadrons. Tout au devant de l'étrave, les Halobates azurés, ou les petits Copépodes à plumes, qui sautillent effrayés, comme une bruine bleuâtre qui poudroie dans le soleil; et là, les Porpites semées sur l'eau, comme de larges confettis d'argent cerclés d'azur. Parfois, sur de vastes espaces, la mer apparaît comme une nappe rouge, et le bruit de l'hélice subitement devient plus grave, dans une épaisse bouillie qui ressemble à de la confiture de tomates. Qu'est-ce que cela? Tout simplement des Noctiluques, c'est-à-dire ces Protozoaires microscopiques, dont chacun n'est qu'une infime gouttelette de gelée, comme un grain de tapioca minuscule, et qui, généralement clairsemés, ne sont guère connus dans nos pays que par ces fugitives étincelles dont s'illuminent les brisants par les soirs d'orage. Là-bas, leurs myriades serrées teignaient la mer d'écarlate; et quand les vents soufflent à terre, toute cette matière vivante, poussée à la côte, s'y accumule en un véritable cordon littoral dont la putréfaction nauséabonde rend intenable, pour un Européen, les abords de Sour ou de Mascate.

Et quand la nuit tombe, après un crépuscule rapide, lorsqu'on ne peut plus voir toute cette population grouillante, le spectacle de la mer devient plus merveilleux encore. Car tout ces organismes sont phosphorescents; chacun a sa lumière propre, d'une couleur et d'un éclat particuliers; ce ne sont partout que des successions d'éclairs et de feux-follets, dans une poussière d'étincelles; tout autour du navire court une frange de feu, et dans les remous de l'hélice, ce sont des flammes entières qui se poursuivent et tourbillonnent, et des tresses tourdues où s'allument des fleurs. Accoudé à la lisse d'arrière, on ne se lasse pas de rêver et de voir, devant cette eau lumineuse qui fascine, et quand, à une heure tardive, on se décide à regagner sa couchette, c'est en regrettant la nécessité du sommeil.

Quelques jours de cette navigation délicieuse, et nous arrivons à Mascate, la capitale de l'Oman, dissimulée au fond d'une petite crique,

entre de hautes falaises volcaniques, sur lesquelles se détachent en grandes lettres blanches, peintes par les matelots, les noms des navires de guerre qui ont visité ce port. Au premier plan, presque toute la façade sur la mer est occupée par le palais de l'Iman, dont les murailles plongent dans l'eau. En arrière se presse la ville aux rues étroites, les souks, puis, au delà des remparts, les faubourgs avec leurs jardins, leurs puits, leurs huttes misérables en nattes de palmier. Tout un cirque de montagnes arides entoure la ville et concentre sur elle la chaleur solaire en un foyer torride. Un auteur persan du XV^e siècle, Abd er Razak, raconte que « la chaleur est si intense à Mascate que la moelle fond dans les os ; dans le fourreau, l'épée devient molle comme de la cire, et les gemmes de la poignée sont transformées en charbons. La chasse est fort agréable en ce pays, car le désert abonde en gazelles toutes rôties ». Ces aphorismes ne sont pas exempts de quelque exagération, mais il n'en est pas moins vrai que Mascate est une véritable fournaise ; c'est un des enfers du globe.

Les montagnes rocheuses, qui entourent la ville, se prolongent en mer par deux îlots, qui achèvent de circonscrire la rade, et que couronnent des citadelles édifiées autrefois par les Portugais, sous le règne de Philippe III. Ainsi défendue, Mascate apparaît comme un vrai nid de corsaires ; et, de fait, son Iman entretint long-



Rade de Mascate

temps une flotte de guerre qui exercit sur toutes les mers voisines son redoutable brigandage, et que l'Angleterre eut grand mal à exter-

miner. Au temps de cette splendeur, Mascate était la capitale d'un puissant Empire, étendant sa domination sur une partie de l'Arabie, de la



Said Feyssal ben Turki, Iman de Mascate

Perse, et en Afrique jusqu'à Zanzibar. Mais depuis le début du XIX^e siècle, sa puissance à singulièrement périclité. Les Anglais ont profité d'une querelle dynastique pour établir leur protectorat sur Zanzibar, tout en allouant un subside à l'Iman de Mascate ; celui-ci n'est plus que le souverain nominal de l'Oman ; et encore entre-tient-il avec les cheichs des villes de la côte des rapports de bon voisinage, plutôt que de véritable suzeraineté. Il n'est véritablement le maître que dans Mascate et dans son faubourg commerçant de Matra, et vit des revenus de la douane dans ces deux ports. C'est aujourd'hui un souverain paisible et affable ; nous fûmes introduits auprès de lui par M. Ottavie, consul de France ; et il daigna se laisser photographier. Au courant des usages du monde, il nous offrit de l'orgeat, avec un verre pour chacun de nous, et sur le fond de ces verres, nous eûmes la surprise de lire : « Made in Belgium ». Il s'informa avec intérêt des nouvelles de la guerre des Boers ; toute l'opinion

de ces pays était à ce moment passionnée par l'héroïsme de ce petit peuple qui osait batailler contre la puissante Angleterre.

Ela question n'était pas sans intérêt personnel pour l'Iman de Mascate, qui se sent une proie convoitée. Peu d'années auparavant, en 1895, les Bédouins de l'intérieur s'étant introduits par surprise dans Mascate, l'Iman dut se réfugier dans une des forteresses insulaires, et de là, durant trois jours, bombarder son propre palais où les rebelles s'étaient installés. Il n'arriva à se débarrasser d'eux qu'en leur payant une rançon ; et les stationnaires anglais, bien loin d'aider au rétablissement de l'ordre, se contentèrent d'assister à la lutte en spectateurs impassibles, et imposèrent ensuite à l'Iman le paiement d'une forte indemnité comme compensation aux dommages subis par les sujets britanniques du fait du bombardement. Le subside payé en échange de Zanzibar est, d'une manière permanente, un moyen qu'a l'Angleterre d'influer sur les décisions de l'Iman ; et Lord Curzon, ancien Vice-Roi des Indes, ne s'est pas gêné pour écrire : « Le jour n'est pas loin où l'Union-Jack flottera sur les tours de Mascate ».

L'Angleterre veut tenir toute la route de l'Inde, et le Golfe Persique lui-même, entre la Perse et l'Arabie, n'est guère autre chose qu'un lac anglais. Presque en permanence, un station-



Indigènes de Nibba (côte d'Oman)

naire britannique séjourne à Mascate, concierge du golfe, et concierge soupçonneux s'il en fut. Peu avant notre voyage, un petit transport français, *La Drôme*, commandant Martel, était venu faire une croisière dans le Golfe Persique.

Le *Sphinx* le prit au passage et se mit à le suivre. Voyant qu'il s'agissait d'un espionnage peu dissimulé, le commandant Martel en prit son parti en homme d'esprit. Il alla trouver le commandant anglais et lui dit : « Chaque matin je vous signalerai la route que je compte faire ; vous viendrez déjeuner à mon bord et j'irai dîner à votre vôtre ». Ainsi fut fait, et les deux navires firent leur tournée de conserve. Bientôt après, ce fut le tour d'un navire de commerce russe, effectuant le premier voyage d'une ligne nouvellement établie. Plus suspect, il eut les honneurs de deux stationnaires anglais, qui l'escortèrent, l'un devant, l'autre derrière, sans le lâcher d'un tour d'hélice. Il n'est pas douteux que nous eussions été entourés des mêmes égards. Car notre venue préoccupait les autorités. Voici, par exemple, ce qu'on lisait dans *La Gazette de Bombay* : « On annonce l'arrivée dans le golfe d'un mystérieux navire belge, armé de canons et de fusils à tir rapide. Des naturalistes français sont à son bord, et leur but avoué est d'étudier la faune marine. Mais il est permis de supposer qu'ils s'intéressent surtout à la conchyliologie, et plus particulièrement à ce mollusque que l'on nomme l'huître perlée. » C'était un signalement en règle ; et, comme nous l'avons su plus tard, tous les capitaines de navires marchands sillonnant le golfe avaient reçu mandat de notifier éventuellement notre rencontre. Nous étions traqués ; et bien que nous n'eussions en vue rien qui ne fût licite à tous dans ces eaux nominalement internationales, un espionnage eût été pénible à notre amour-propre, et une intervention britannique eût peut-être contrarié nos projets.

Mais par un heureux hasard, le *Sphinx*, n'était pas à Mascate au moment de notre passage ; il y revint le lendemain même et repartit aussitôt à notre poursuite ; voici comment nous lui avons échappé. Tout d'abord, tandis qu'il se hâta de passer le Détrroit d'Ormuz, nous nous laissions distancer et faisions une petite escale de trois jours à Dibba, sur la côte d'Oman, petit village perdu, dont les habitants avaient bien vu parfois des fumées à l'horizon, mais n'avaient jamais vu de près des bateaux à vapeur ; aussi peut-on juger de notre surprise quand nous trouvions au souk des allumettes suédoises manufacturées au Japon et des bougies belges, les mêmes précisément que nous avions dans notre cargaison, et vendues moins cher que nous n'aurions pu les céder sans perte !

* *

Au départ de Mascate, nous avions reçu de l'iman des lettres d'introduction auprès des Cheichs de Abon Thabi, Charga, etc. Pour continuer la ruse, au lieu d'aller dans ces ports où nous pouvions être pincés, nous sommes allés directement au large, draguer sur les bancs d'huîtres perlières. La région perlière du Golfe Persique est essentiellement constituée par la concavité méridionale, où les fonds sont particulièrement faibles, de quinze à vingt mètres et parfois moins, semés de petites îles volcaniques, de bancs de sable, de récifs coralliens sans cesse changeants. Les cartes marines sont fort imparfaites, et il faut souvent monter au haut du mât pour juger des fonds à la couleur de l'eau. La navigation est fort délicate. Mais nous allions avec confiance, conduits par un marin d'expérience consommée, qui avait fait ses preuves dans des circonstances autrement périlleuses : celui qui avait été l'âme et le chef de la première expédition polaire qui ait osé affronter une nuit d'hivernage dans la banquise antarctique, pour aller donner des noms belges à des rivages nouveaux. J'ai nommé le commandant Adrien de Gerlache, dont je n'ai pas à faire ici un éloge qui serait blessant pour sa modestie, autant qu'il serait au-dessous de sa gloire. Je tiens seulement à dire que pendant ce voyage s'est scellée entre nous une amitié fraternelle, qui a eu depuis l'occasion de passer par des épreuves communes où elle ne s'est pas démentie. Je veux également signaler la compétence avec laquelle il a dirigé les dragages et le soin qu'il a mis à faciliter notre tâche de naturalistes. Si notre croisière a été fertile en découvertes zoologiques, c'est à lui que revient en grande partie le mérite de ce succès.

Les dragages furent conduits d'une manière intensive, et ressemblaient moins à une pêche ordinaire qu'à une véritable exploitation industrielle. Au lieu de faire traîner la drague par le navire en marche, on se contentait d'amener la *Sélika* sur les fonds de pêche, et tandis qu'elle était mouillée sur son ancre, une embarcation, conduite par deux rameurs, élongeait une drague, qui était ensuite virée au treuil à vapeur; l'embarcation revenait en faisant bouée sur la drague et traînant elle-même une petite drague à main. En réalité, deux embarcations étaient employées à ce manège de va et vient, manœuvrant ainsi quatre dragues, alternative-ment élongées et virées deux par deux.

Pendant que nous pêchions au large, le *Sphinx* battait infructueusement à notre recherche toute la côte d'Oman. Un jour, cependant, nous étions

une alerte. Dès le matin nous entendons au loin tonner le canon; évidemment, le *Sphinx* faisait en mer des exercices de tir; et bientôt une fumée suspecte apparut à l'horizon. Aussitôt, branlebas de fuite à notre bord, et nous allions nous tapir, tous feux éteints, à côté de la petite île d'Arzana, qui, tout près, nous offre un bon mouillage. Et tout le jour durant, du haut de notre grand mât, nous avons vu la fumée du *Sphinx*, courant sur l'horizon, allant



Relève de la drague sur la *Sélika*

et venant; nous avons pu, sur notre carte, marquer approximativement la route qu'il faisait, sans doute à notre recherche, sans arriver à nous découvrir. C'était justement le 1^{er} avril; on voit que nous n'avons pas manqué à la tradition. Et le lendemain, nous nous remettons tranquillement à pêcher.

En trois semaines, nous avions arraché du fond 110,000 huîtres. Il est temps d'avouer le résultat pratique pitoyable : quelques perles d'un orient magnifique, mais dont les plus grosses ne dépassaient pas une tête d'épingle; grenaille infime dont la valeur totale, tout bien compté, ne valait pas cent francs et qui fut laissée au commandant en souvenir du voyage. L'on ne doit point être surpris outre mesure de ce maigre butin. Evidemment, un heureux coup de drague eût pu nous rapporter une perle exceptionnelle; mais la chance en était faible; les bonnes aubaines sont rares; et c'est pour

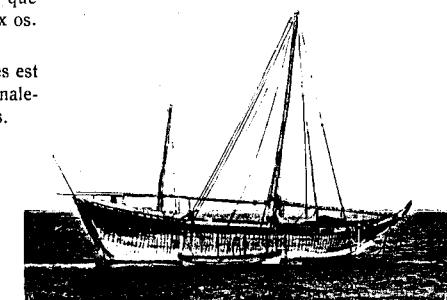
cela que les perles sont chères. Assurément, c'est par millions que se chiffre la valeur totale des perles exportées annuellement du Golfe Persique. Mais il faut compter que c'est par milliards que se pêchent les huîtres; et de diverses statistiques approximatives auxquelles nous nous sommes livrés, il résulte que la probabilité moyenne de la récolte est justement d'environ cent francs pour 110,000 huîtres pêchées au hasard.

Et ce résultat même a son intérêt, en ce qu'il montre combien il est peu rémunératrice de vouloir appliquer des moyens de pêche perfectionnés et intensifs là où la main-d'œuvre indigène est pour rien, là où toute une population de misérables plongeurs pendant des mois s'exténué, au péril de la vie, à aller arracher au fond la coquille nacrée qui peut-être cache une fortune, et ne leur rapporte que la maigre pitance d'une poignée de riz. Véritables esclaves de celui qui les emploie, les plongeurs reçoivent de lui, d'avance, pour toute une année, ce qui est nécessaire à leur subsistance, et sont censés ne s'acquitter jamais en travail de ces prêts en nature qui leur ont été consentis. Toute la journée, ils plongent, entraînés au fond par une lourde pierre sur laquelle ils se tiennent debout, les narines étroitement fermées par une pince en corne; rapidement, ils arrachent au fond les Pintadines et les amassent dans un panier à larges mailles, en fibres de palmier; et après une immersion qui dure parfois près de deux minutes, ils sont hissés à la surface par un aide, bien souvent évanouis ou perdant le sang par les oreilles. A ce dur métier, ceux même que les requins épargnent ne font pas de vieux os.

Le grand centre de la pêche des perles est l'Archipel de Bahreïn, qui appartient nominalement à un Cheich indépendant des Turcs.

Comme nous arrivions au mouillage, à plusieurs milles de la côte, dans les eaux peu profondes qui obligent à jeter l'ancre loin de terre, un petit boutre vient nous accoster et deux hommes montent à notre bord, l'un de type hindou, l'autre sans doute arabe, mais complètement rasé, à la mine fûtée de vieux diplomate. Ils se disent envoyés par le Cheich pour nous saluer; très sensibles à cette attention, nous témoignons de notre désir de rendre nous-mêmes visite au Cheich le plus tôt possible; rendez-vous est pris pour le lendemain; et le même boutre, à l'heure dite, vient nous chercher avec les deux personnages.

En approchant de terre, le boutre lui-même talonne et s'échoue; nous sommes bientôt entourés de tout un escadron de grands ânes blancs, la crinière et la queue rouges de henné, qui ont de l'eau jusqu'au poitrail; les âniers s'emparent de nous, nous tiraillet et nous tombons en selle presque écartelés; deux cents mètres de chevauchée au milieu des éclaboussures, et nous descendons à pied sec. Par des ruelles tortueuses, on nous conduit au Consulat d'Angleterre; c'est là, paraît-il, que le Cheich doit nous donner audience. Nous sommes introduits, puis laissés seuls dans un salon blanchi à la chaux, où, sur les tables sculptées en bois de l'Inde, des photographies encadrées détonnent avec les tapis persans ou les poignards de l'Oman. Nous nous mettons à inspecter ces curiosités, quand tout à coup un *Good Morning!* nous fait retourner : éblouissant de blancheur dans son complet de toile coloniale, la figure rougeauderie serrée dans un col impeccable, nous avions devant nous Mister Gaskin, consul de Sa Majesté Britannique, entré sans bruit par une baie de la muraille, qu'une tenture dissimulait à notre vue. C'était un petit guet-apens. M. Gaskin avait tenu à ce que notre première visite protocolaire fût pour lui, représentant de l'Angleterre, et non pour le Cheich indigène, auprès duquel il nous servit le lendemain d'introducteur. Pendant tout notre séjour à Bahreïn, nous fûmes espionnés par lui ou ses émissaires; espionnage aimable au reste, et



Boutre d'Arabes pêcheurs de perles

discret. M. Gaskin se fit, le plus obligeamment du monde, notre guide dans les environs et nous montra en quelques jours toutes les curiosités de Bahreïn. Et souvent, de nous mêmes, nous

allions nous inviter chez lui à une tasse de thé. Mais combien nous eûmes plus d'émotion à l'accueil intime que nous avons reçu dans la famille du Rév. Swemer, missionnaire américain établi à Bahrein en compagnie d'un médecin, et qui répand autour de lui les bienfaits d'une inépuisable charité ! Quel plaisir de manger à leur table sur une nappe blanche et de trouver à leur foyer comme un souvenir de chez soi : « Ost west, l'huys best ».

Bahrein est un véritable petit paradis. Dans ces pays où il fait si chaud, il suffit qu'il y ait de l'eau pour qu'une végétation plantureuse jaillisse du sol. Si l'Égypte est le présent du Nil, suivant l'expression d'Hérodote, on peut bien dire que Bahrein est le présent de ses multiples fontaines, de ses puits et de ses ruisseaux, qui arrosent à profusion ses jardins



Dans les palmeraies de Bahrein

de palmiers, ses bosquets de figuiers et de citronniers, ses champs d'oignons dont les têtes blanches fleurissent à perte de vue ; et, comme si la soif inextinguible des hommes sous le grand soleil, comme si l'avidité jamais repue de la terre était encore impuissante à tarir l'exubérance du liquide de vie, l'eau généreuse se donne encore et se perd jusque loin dans la mer, en sources perpétuellement jaillissantes au milieu des flots rebroussés. C'est un des plus curieux spectacles de Bahrein que ces sources d'eau douce au beau milieu de la mer ; à marée haute, ce sont des plongeurs qui viennent y remplir des outres, un peu comme les chimistes remplissent de gaz des éprouvettes sur la cuve

à mercure ; à marée basse, des femmes viennent puiser au bouillonnement même du griffon.

Sur les plages, les bateaux sont tirés à sec, à côté des citerne de bois qui servent à emporter l'eau douce ; on en refait le calfatage en attendant la prochaine campagne de pêche ; on construit en plein air de nouveaux navires ; dans les cafés, pendant qu'on déguste dans un verre bouillant du thé de caravane, des courtiers viennent vous montrer des perles qu'ils cachent soigneusement sous leur burnous, dans un nouet crasseux d'étoffe rouge ; dans les souks, des Banians accroupis, à toque brodée, mesurent les perles au calibre et les pèsent comme les joailliers d'Europe. Presque chez tous, on sent l'aisance, fruit du commerce de perles, et, en plus du fatalisme oriental, un véritable bonheur de vivre. C'est le seul endroit où nous avons vu des enfants s'amuser vraiment avec des jouets, comme ceux de chez nous.

A quelque distance de la côte, dans l'île principale, se trouve une intéressante curiosité archéologique. A perte de vue, la plaine paraît semée de gigantesques taupinières ; chacune n'a pas moins de 12 à 15 mètres de haut. Les premières que l'on rencontre ont été autrefois fouillées ; et l'une d'elles, éventrée, montre l'ouverture de deux chambres, comme deux dolmens superposés. Tout con-

tenu avait, dit-on, disparu. Peut-être des fouilles plus complètes seraient-elles couronnées d'un meilleur résultat. Il semble bien que l'on soit ici en présence d'une nécropole fort ancienne, peut-être préphénicienne. Mais combien de pillards aussi ont pu, depuis des siècles, dévaliser ces tombeaux, et disperser à jamais leurs trésors ?

Un peu au Nord de Bahrein, sur la côte même, nous sommes allés visiter un point effectivement occupé par une garnison turque ; c'est la place forte d'Al Katif. La *Sélika* étant mouillée à plusieurs milles de terre, nous nous faisons d'abord conduire par une de nos embarcations

à la petite île de Sitra ; et là, tandis que nous renvoyons à bord nos matelots, nous lassons des ânes pour nous faire traverser les merveilleuses palmeraies de Sitra et nous faire



Le dernier brouette de guerre pourrisse échoué sur des étais, à Bahrein

passer à gué le bras de mer peu profond qui sépare l'île de la terre ferme. A peine arrivés sous les murs d'Al Katif, nous sommes arrêtés au poste de douane par une soldatesque bariolée et de mine assez rébarbative. Nous parlions, par l'intermédiaire du Rév. Swemer, qui nous avait accompagnés, et demandions à pouvoir visiter la ville, qui dresse tout auprès ses hautes murailles de pisé. On va chercher le Kaimakhan ou gouverneur civil ; il arrive, bâillant à se décrocher la mâchoire, et d'assez méchante humeur, car on l'avait dérangé au milieu de sa sieste. Il nous fait subir un interrogatoire et nous demande d'où nous venons. A la réponse que nous venons de Belgique, il se tourne vers ses accolytes militaires et leur demande : « Y a-t-il véritablement au monde un pays qui s'appelle la Belgique ? » La réponse fut unanimement négative, et nous fûmes soupçonnés de vouloir dissimuler, sous le couvert d'une nationalité fictive, notre véritable qualité d'espions russes ou anglais. Le Kaimakhan se serait cependant humanisé, et nous eût permis d'entrer en ville, mais les militaires furent intraitables, et leur défiance finit par prévaloir. Il faut dire que c'était le moment où commençaient les troubles de Kuweit, et que des ordres très sévères étaient venus de Stamboul. Nous fûmes donc, pendant toute une longue journée, gardés à vue au poste de douane, avec une simple gargoulette d'eau claire pour nous désaltérer. C'est seulement au soir qu'on voulut bien nous offrir le café, et même nous vendre la cafetièrre de cuivre, au bec démûseré comme celui d'un toucan. Le bruit se répand aussitôt que nous sommes amateurs de cafetières, et de

la ville tout un bazar déménage vers nous. Enfin, à la nuit tombante, la marée avait suffisamment monté pour que l'on put mettre à l'eau une petite barque à voile ; pressés de reconquérir notre liberté, nous poussons tous pour la mettre à flot, et nous embarquons, toujours sous la conduite d'un caporal et de deux hommes armés de leur Mauser. Courant contraire et calme plat pour terminer cette triste journée ; nous ne regagnons pas la *Sélika* avant une heure du matin.

Nous en avions assez de cette côte turque, et, dès le matin, nous mettions le cap au Nord, vers Bouchir. Au moment d'arriver à ce port, nous rencontrons enfin le stationnaire anglais. N'ayant plus aucune raison de l'éviter, nous piquons sur lui, et nous saluons trois fois du pavillon le *Sphinx*, qui n'avait pas su débrouiller l'éénigme de notre voyage ; tous les officiers sont sur le pont et nous dévisagent de leurs lunettes braquées.

Le grand port de Bouchir est peu intéressant en lui-même, mais une agréable surprise nous y attendait, celle d'y être accueillis par des Belges, les fonctionnaires qui, sous la direction de M. Simays, avaient organisé les douanes persanes. Les douanes étaient autrefois entre les mains des Gouverneurs persans ; c'était le régime de la contrebande organisée, des pots de vin payés au Gouverneur au lieu de droits versés au Trésor. Des Belges se sont offerts à établir un régime de douanes régulier et honnête, et tout de suite ils eurent la faveur du Schah. Par contre, ils étaient au plus mal avec les Gouverneurs, frustrés de leurs petits bénéfices, et devaient, pour se défendre contre la police officielle aux



Citerne de Lingah

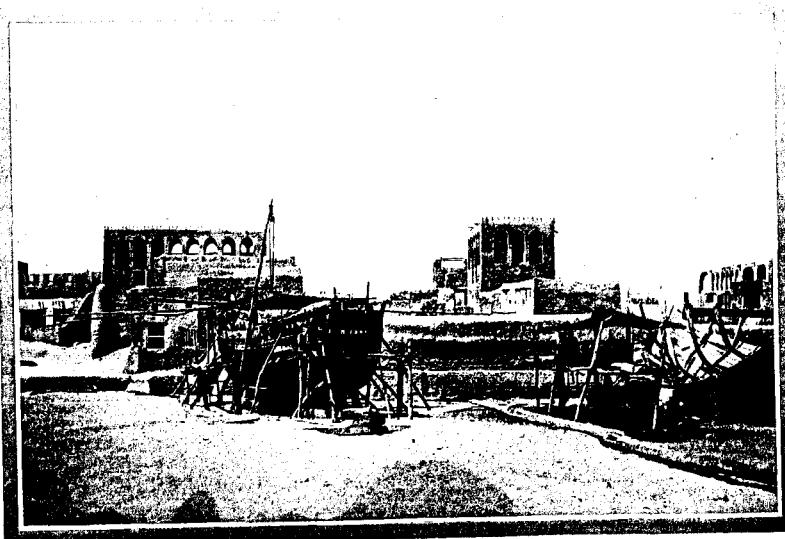
ordres du Gouverneur, organiser des mercenaires à leur solde et les armer avec les carabines confisquées à la contrebande. Précisément, quinze jours avant notre passage, une échauffou-

rée s'était produite : la police officielle avait eu le dessous, et le Gouverneur était en fuite pour porter ses doléances aux pieds des Souverain. La *Sélika* fut prise pour un navire de guerre que M. Simays aurait demandé télégraphiquement en Belgique, et qui marquait son mécontentement en ne saluant pas la terre des salves réglementaires. Le prestige des douaniers en fut singulièrement rehaussé.

Après Bouchir, nous avons visité le port de Lingah, ville beaucoup plus arabe que persane,

des tapis, nous retrouvons à la douane un Belge, M. Van Rosebroeck, auquel ni le Congo ni la Perse n'ont fait perdre l'accent de Bruges et les mots du terroir. Lui aussi a eu des démêlés avec le Gouverneur; la veille même, son préposé aux poids a été arbitrairement emprisonné. Mais notre arrivée est interprétée comme à Bouchir, et le fonctionnaire aussitôt relaxé. N'aura-t-il pas été repris le lendemain de notre départ ?

Tout près de Bander-Abbas est la petite île d'Ormuz, où s'élèvent les ruines d'une immense



Vue de la plage de Lingah

remarquable par ses nombreuses citerne en dômes, jalonnant le cours d'une rivière souterraine, et par ses sortes de hautes cheminées qui servent à capter la brise et l'envoyer en bas dans les souks, d'une manière analogue aux manches à air des navires. Un riche armateur arabe, faisant fonctions de consul de France, nous offrit un splendide repas, digne des Mille et Une Nuits, puis nous confia son jeune fils pour le conduire faire son éducation à Paris.

A Bander-Abbas, grand centre d'exportation

forteresse portugaise. Après la visite obligée à ces imposantes murailles, nous repassions le détroit pour sortir du golfe, et prenions à grandes étapes le chemin du retour.

Nous quittions à regret ces pays fortunés, qui, comme en un songe rapide, nous avaient laissé entrevoir tant de merveilles. Déjà, nous formions des vœux pour qu'un nouveau voyage pût nous y ramener un jour, et le temps a passé sans nous faire oublier ce désir.

CHARLES PÉREZ,
Professeur à l'Université de Bordeaux.

LA COLONISATION... comme on la voit

Lettre à mon Neveu

L'ÂME CHINOISE

JE vous ai mis en garde contre les appréciations erronées du caractère des Célestes, contre la tendance des Occidentaux à déclarer les populations de la Chine immobilisées dans un état lethargique plusieurs fois séculaire, tendance qui sera bien funeste à l'expansion économique de la vieille Europe si, soucieux de nos intérêts, nous n'apportons pas dans nos investigations psychologiques

impériales, nous dit en substance : « Mon pays a toujours évolué, son histoire est celle de toutes les nations, l'Europe s'est trompée, se trompe encore, elle a péché par ignorance, son manque de perspicacité égaré son jugement. »

En effet, les réformateurs pullulent chez les Célestes à toutes les époques et leur action s'étend à toutes les couches sociales.



Pékin. — Vue de la Porte Ha Ta Men vers le Nord

Phot. comme Harfield

un esprit d'analyse plus pondéré, mieux éclairé et plus circonspect.

Certes, je le reconnais avec vous, mon cher Neveu, je vous l'ai du reste écrit : l'on ne peut se soustraire à l'impression d'une décourageante perplexité dès qu'il s'agit de mettre à nu sous les regards de nos jeunes expansionnistes, l'âme chinoise.

Cependant, les événements ont si heureusement corroboré l'opinion optimiste de ceux qui persistent à voir l'horizon de la Chine illuminé de tout l'éclat de la civilisation « des diables étrangers », que nous sommes amenés à nous incliner en signe d'approbation quand le docteur Seie-Tan-Fo, préfet de Nankin, dans son ouvrage sur les dernières réformes

Il suffit d'étudier attentivement l'organisation nouvelle donnée à leurs conquêtes par les Empereurs mandchous, leur façon de procéder et les résultats graduellement atteints pour être contraint de n'admettre que comme légende mal assise l'apparente pétrification de la société chinoise.

Établis en vainqueurs après une lutte acharnée au Sud du Pei-ho, en 1279, les Mandchous, chassés un siècle plus tard, soumettent définitivement l'Empire tout entier vers 1644. Dès lors, ils s'imposent comme première tâche de démilitariser les peuples vaincus, longtemps encore redoutables, comme plusieurs révoltes en font foi. L'immobilisme des éléments ethniques chinois proprement dits est voulu; il a longtemps